

ÉVELYNE CHAMPIOT-BAYARD

LE BAIN DES
HIRONDELLES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528034

Dépôt légal : mars 2026

*À mes beaux amours,
Mes sources de joie de vivre.
Mon Aimé
Mes deux filles
Mes cinq petits-enfants*

1 – Le Manoir du Vallon

Janvier a laissé couler ses longs jours gris.

Ma décision de tout quitter a été prise, malgré mon chagrin, et je fais défiler les kilomètres.

La douloureuse raideur de nuque devient insupportable. Je m'oblige à étirer les jambes, remuer les orteils, masser mon cou... Oh, que j'ai envie d'arrêter ce moteur... ! La fatigue pèse de plus en plus. Je peine à appuyer sur la pédale d'accélérateur pour maintenir la vitesse.

Sans cesse je ralentis malgré moi, les yeux fatigués.

— Il faut absolument que je m'arrête... Je suis au volant depuis des heures. Ce n'est pas raisonnable...

Soudain, le sublime *Adagio* du *Concerto pour clarinette* de Mozart distille ses merveilleuses notes, inonde l'habitable d'une infinie douceur et je me laisse envahir par cette musique que j'aime. Mon esprit s'éveille à nouveau, pleinement, sous l'emprise de l'émotion profonde qui me saisit.

Sur ma gauche, un très joli village s'accroche à une colline boisée. Avec plaisir, je repère une pancarte annonçant une auberge à seulement deux kilomètres, où je vais pouvoir me reposer et me restaurer, répondre à mon estomac qui émet d'impudiques cris de famine...

À droite une épaisse forêt caresse un haut mur de pierres qui s'interrompt sur un imposant portail de fer forgé, grand ouvert.

Accrochée à l'un des piliers, l'enseigne de l'auberge, cernée par les vieilles pierres grises, annonce *Le Manoir du Vallon*.

Une allée serpente entre des bosquets.

Le doux crissement des pneus sur les fins graviers, s'éteint devant le perron où je coupe enfin le moteur.

Le sac à main sur l'épaule, je saisis mon bagage dans le coffre et malgré la fatigue, je grimpe avec légèreté la magnifique envolée de marches quand la porte s'ouvre brutalement, m'obligeant à me plaquer contre le mur. Une sorte de géant, à la crinière blond-roux, se précipite, les yeux lançant des flammes de colère, et dévale les escaliers en hurlant

contre « cet imbécile qui se gare encore hors du parking »... à savoir, moi-même !

S'engouffrant dans une décapotable rouge, il claque violemment la portière et démarre en projetant des gravillons jusqu'à la porte contre laquelle, médusée, je me suis blottie.

La voiture franchit le portail à toute vitesse et disparaît dans un nuage de poussière.

— Quel mufler ! Il aurait pu me blesser... Il est malade ce type !

Tout en frottant les impacts de gravier sur mes jambes, je me retourne vers la porte d'entrée : une plaque de cuivre invite à entrer.

La lourde porte de chêne est dotée d'une splendide sculpture qui court sur les panneaux. Sa poignée de cuivre, douce et brillante, se love au creux de la main avec aisance. Éclairé par de belles lampes de céramique, le hall offre au regard une coquette simplicité.

Comme cet endroit me plaît !... Je me sens apaisée par tant de beauté, de douceur.

Les couleurs tendres des rideaux jouent sur les vitres avec celles du parc, dont j'aperçois les massifs fleuris entre les retombées du léger tissu.

Au rebord du comptoir de bois sombre, grappes de raisins, vrilles entrelacées, feuilles nervurées et sarments noueux sont sculptés dans un bois plus clair.

Ne voyant personne, je fais tinter la sonnette d'appel, magnifique objet de cuivre serti dans un petit joug en chêne clair. Aussitôt, des talons énergiques résonnent dans le hall.

Une jolie jeune femme vient vers moi, la main tendue.

— Je vous souhaite la bienvenue, madame. Je suis Marie Michel, gérante de ce manoir.

— Bonjour madame. Lizia Cortery. J'arrive un peu tard peut-être pour avoir une chambre...

— Pas du tout ! Nous en avons une qui vous attend ! Vous paraissez fatiguée... me dit-elle avec bienveillance.

— En effet, je suis épuisée d'avoir roulé toute la journée. Il était temps de m'arrêter ! J'aimerais rester plusieurs jours, si cela est possible bien sûr.

Avec un magnifique sourire, elle approche de moi le registre des entrées.

— Mais oui, vous pourrez rester aussi longtemps que vous le déciderez. Si vous voulez remplir cette fiche, je vous remercie.

J'inscris les renseignements demandés, puis elle décroche la clé de la chambre.

— Venez, mademoiselle Cortery.

Au premier étage, Marie ouvre une porte munie d'une très jolie plaque en céramique « Chambre du Parc ».

— Voici votre chambre. Elle donne sur le parc et vous y dormirez bien. Nous avons à cœur d'offrir le plus grand confort. Ici, vous trouvez la salle de bains, du linge de toilette dans cette étagère chauffante, des sels de bain et crèmes de douche. Installez-vous tranquillement et n'hésitez pas à sonner si vous désirez autre chose. À partir de dix-neuf heures, nous ouvrons le buffet.

Nul besoin de me forcer pour lui répondre :

— Je vous remercie, votre accueil est vraiment agréable !

Ici comme au rez-de-chaussée, l'ambiance exhale le bon goût : les lourdes tentures bleues, la parure de draps clairs satinés, tout est harmonie dans cette belle chambre dont les petits carreaux de la fenêtre se parent des couleurs mouvantes des grands arbres.

Après les cendres et le noir, j'ai tant besoin de calme et de beauté.

À cette pensée, les vers de Baudelaire murmurent en moi...

« Là tout n'est qu'ordre et beauté.
Luxe, calme et volupté. »

Lorsque le panneau de lin se gonfle de brise à la fenêtre ouverte, je l'imagine devenir la voile d'un bateau qui m'emporterait loin, loin... et je ferme les yeux.

Diffusées en sourdine, des notes de jazz effacent de mes oreilles le bruit du moteur enduré durant des heures.

Ma valise défaite, je remplis la baignoire, me glisse avec ravissement dans l'eau parfumée, chaude et mousseuse. Mon corps se détend, mon esprit vagabonde et malgré moi, les pensées noires affluent à nouveau, comme un torrent boueux qui déferlerait dans ma tête...

... Regarde-les passer, elles s'en iront, ne les retiens pas...
Ne te laisse pas happer par ces tourbillons noirs...
Laisse-les passer...

Pour ne pas être emportée par le flot sombre qui tente de m'engloutir, je dois m'obliger à revenir à la présence de mon souffle dans mon ventre, ma poitrine, mon nez, comme je l'ai appris en méditation.

Petit à petit, l'apaisement fait son chemin et à nouveau, ma raison prend les rênes et me sermonne !

— Arrête de fuir... cette rage ne sert à rien. Reprends ta vie en main, va de l'avant sans te retourner, jamais plus, sauf pour contempler les moments heureux ! À présent, ne pense qu'à cet instant de détente, tellement bon ! À quoi sert de ressasser, ruminer, revenir sans cesse sur ce que tu ne peux pas changer.

Surprise de parler haut, je soupire profondément et ce soupir finit en éclat de rire. Cette libération du fond de moi me laisse pantelante et sans que je puisse les contenir, les larmes jaillissent. Mon rire se mue alors en sanglots...

Il y a si longtemps que je n'ai pas ri et j'ai tant de larmes contenues de force... Le barrage se rompt enfin...

Lorsque le calme revient, je m'enfonce dans la mousse, efface mes larmes. Détendue, j'émerge du bain et vois mon reflet dans le miroir, les pans de mousse restés accrochés à mes sourcils, au bout de mon nez !

Cette fois, c'est un vrai bon rire qui s'échappe en voyant ce visage de clown ! Le drap de bain est un tiède délice de douceur parfumée.

Mais je dois m'occuper au plus vite des crispations d'estomac qui me torturent, de plus en plus...

Une robe de fin tricot bleue sera parfaite ! Je coiffe mes cheveux en un simple chignon torsadé et maquille légèrement mes yeux gris-vert, que papa trouvait si beaux, les mêmes que ceux de maman.

La psyché s'empare de mon image.

— Pas mal ! On ne dirait pas que j'ai traversé la moitié de la France ! Petite prétentieuse !

Agréablement détendue, je souris toujours en descendant vers le rez-de-chaussée.

Marie m'aperçoit et me conduit vers la salle de restauration où je vais enfin combler mon appétit.

— Installez-vous à une de ces petites tables. Si quelque chose vous manque, n'hésitez pas à m'appeler. Restaurez-vous bien. Je vous souhaite une bonne soirée.

Après l'avoir remerciée, j'explore l'appétissant buffet, joliment présenté.

Mon plateau est rapidement composé de salade, terrine de saumon, fromage, petit pain doré et une bouteille d'eau minérale.

Dans le jardin intérieur, débordant de magnifiques plantes vertes, sous de jolis abat-jour, des tables de style bistrot sont séparées par des claustras vieux rose. Je m'installe et savoure la nourriture, l'ambiance, le décor.

Plusieurs personnes se restaurent en bavardant.

Le repas terminé, je m'attarde encore un peu dans ce bel endroit, puis sors un instant sur la terrasse, profiter des teintes de la nuit qui descend sur le parc.

À aucun moment Lizia n'a remarqué l'homme qui la dévisageait sans retenue, nonchalamment appuyé contre l'un des piliers, ni lorsqu'il s'est éloigné en passant devant elle, la bouche déformée par un rictus en coin.

Un long frisson de fatigue me pousse vers ma chambre.

À présent, mon plus grand désir est de me laisser glisser dans les bras de Morphée... En quelques minutes, au creux de la douceur de ce lit, je sombre enfin dans un sommeil de plomb.

Des hurlements fusent de toutes parts. Les flammes, attisées par un courant d'air tournoyant, s'enroulent autour des poutres, font crépiter les lambris dans un feu d'artifice effroyable. La fumée envahit la chambre dont la porte peu à peu rougit sous la chaleur dévorante.

« Prisonnière ! Tu vas mourir ! Non ! À l'aide ! ... »

Secouée de tremblements, je saute hors du lit, le souffle court, les cheveux trempés de sueur, le cœur affolé, titubante.

Mais aucune odeur de fumée ne vient m'agresser. La porte fermée devant moi est intacte.

Encore ce cauchemar ! Mais combien de temps serai-je encore perturbée par ces maudits souvenirs ?

Oh Papa, j'aurais tant voulu être près de toi !

Les larmes coulent à nouveau, intarissables. Lovée dans un fauteuil, j'enserme mes jambes repliées contre ma poitrine oppressée pour calmer les battements de mon cœur. Rien n'y fait... j'ai besoin d'air frais...

Sur le balcon, je me laisse bercer dans l'épais coussin d'un rocking-chair.

Je le sais bien... Si je veux me libérer de ce poids, il faut que j'aie le courage de revisiter ces souvenirs douloureux, les laisser affluer consciemment. Je retrouverai peut-être un sommeil moins peuplé de rêves affreux.

Les yeux levés vers le ciel constellé d'étoiles brillantes comme des diamants, un profond soupir s'exhale de mes lèvres.

Me penchant volontairement sur mon passé, j'ouvre cette page maudite.